55
2
120

Paut. XLIV 163

OBSERVATIONS
SUR
LE PORC-ÉPIC.

5860 H 5

OBSERVATIONS

SUR

LE PORC-ÉPIC,

PAR **D. TUPPUTI,**

PATRICIEN DE LA VILLE DE BISEGLIE,

DANS LES ÉTATS DE NAPLES,

CHEF DE BATAILLON, MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES ARCADES DE ROME, DE LA SOCIÉTÉ LIBRE DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS, DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DES SCIENCES DE PARIS, etc.

Biblioteca Nazionale FONDO PALATINO

A PARIS;

DE L'IMPRIMERIE DE H.-L. PERRONNEAU,

QUAI DES AUGUSTINS, N°. 39.

1807.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI VITTORIO EMANUELE III

OBSERVATIONS

SUR LE PORC-ÉPIC. (1)

Je vais parler d'un animal qui forme seul un anneau particulier daus la chaîne des êtres vivans. Soit qu'on le considère sous le rapport de ses formes, soit qu'on l'examine sous celui de ses mœurs, il a des caractères uniques et qui tranchent avec ceux des espèces qui ont le plus d'analogie avec lui. Originaire de ces contrées que le soleil dévore pour ainsi dire de ses rayons, il craint la lumière et la fuit.

(1) Υστριξ, Arist., Hist. anim., lib. I, cap. VI, § 7. — Hystrix, Plin., Hist. nat., lib. VIII, cap. LIII, § 35. — Hystrix, Gesn. de quadrup., lib. I. — Hystrix., Aldrov. de quadrup. digit. vivip., lib. II, cap. XXXVIII. — Hystrix, palmis tetradactylis, plantis pentadactylis, capite cristato, cauda abbreviata. Linn., Syst. nat. — Porc-épic., Buffon, Hist. des animaux quadrup., tom. VI, édit. in-12. — *Istrice*, ou *porco spinoso* en italien.

Ses habitudes n'ont rien de honteux, et il se dérobe à tous les regards. Par la nature et le nombre des organes de la locomotion, il est du nombre des quadrupèdes, et ses épines le rapprochent des oiseaux, puisqu'elles ne diffèrent des plumes, qu'en ce qu'elles sont dépourvues de barbes. Aiguës à leur extrémité, elles le mettent à l'abri des atteintes des autres animaux; cependant il est d'un naturel très-craintif : le moindre bruit l'effraie et le fait rentrer dans l'obscurité de son asile. Enfin, c'est un composé de contradictions et de bisarreries qui le rendent intéressant pour le philosophe et le naturaliste : il n'a pourtant point encore été bien observé sous le rapport des habitudes et des mœurs.

Aristote (1) est le premier des anciens dont les écrits sont parvenus jusqu'à nous, qui en ait fait mention. Ce grand homme, dont le génie embrassa tant de choses, occupé de relever et de réfuter les erreurs qui, de son tems, déshonoroient la philosophie, n'a pas pu se livrer à des observations particulières sur tous les animaux dont il a parlé : il s'est vu forcé

---

(1) Lib. VI, cap. XXX, § 30. — *Idem*, lib. VIII, cap. XVII, § 22, et lib. IX, cap. XXXIV, § 63.

de suivre souvent des traditions vulgaires ; aussi a-t-il quelquefois avancé des faits dont l'expérience a démontré la fausseté. Il n'a dit que peu de chose du porc-épic; encore s'est-il trompé. Selon lui, cet animal ne porte que trente jours (1), et il est prouvé qu'il porte beaucoup plus longtems. A cette opinion vulgaire, il en ajoute une autre plus singulière et non moins fausse, que la brillante imagination de Pline n'a pas manqué d'adopter et d'embellir (2). S'il faut en croire ces deux auteurs, le porc-épic a la faculté de lancer, contre les chiens et les chasseurs, ses piquans, comme autant de traits ; mais l'adhérence de ces piquans à la peau, leur légèreté, rendent physiquement impossible ce fait, d'ailleurs démenti par l'expérience.

Ces deux grands hommes n'ont donné aucune lumière sur les mœurs de cet animal ; et, comme leurs successeurs n'ont rien ajouté à ce qu'ils en ont écrit, tout ce que l'antiquité nous a transmis sur son histoire se borne à deux erreurs.

Buffon est venu depuis. Son génie, qui pla-

---

(1) Arist., Hist. anim., lib. VI, cap. XXX, § 30, et lib. XXXIX, § 65.

(2) Plin. Hist. nat., lib. VIII, cap. LIII, § 35.

noit sur toute la nature, n'a pu adopter les contes d'Aristote et de Pline. Mais comme il n'a rien trouvé de raisonnable sur le porc-épic dans les ouvrages de ses prédécesseurs, et qu'il n'a point eu lieu de l'observer, il ne nous en a donné ui-même qu'une histoire fort incomplète : il a mieux aimé garder le silence sur ses facultés, que d'embrasser des opinions erronées, ou d'avancer trop légèrement des faits que l'expérience auroit pu démentir. En considérant cet animal sous le rapport des formes extérieures, ce grand naturaliste trouva que rien n'autorisoit à lui donner le nom de porc-épic, puisqu'il n'avoit pas de ressemblance avec le cochon (1). S'il eût mieux connu ses mœurs, ses habitudes naturelles et quelques parties de sa construction interne, peut-être auroit-il remarqué que cette dénomination n'étoit pas dénuée d'analogie; mais le Pline français ne se pique pas de l'avoir étudié sous ce rapport; il se plaint même de ce qu'aucuns des grands observateurs de l'Italie n'ont porté leur attention sur ce quadrupède habitant de leur pays (2). C'est cette plainte bien fondée, qui m'a engagé à l'obser-

(1) Hist. nat., tom. VI, pag. 1ère. et suiv.

(2) Hist. nat., tom. VI, pag. 8.

ver et à écrire ce Mémoire. Heureux s'il peut suppléer au silence des savans naturalistes que l'Italie a produits, et remplir une lacune qui existe dans l'histoire des quadrupèdes!

Lorsque j'ai entrepris cette tâche, je n'en avois pas prévu toutes les difficultés : je n'ai pu la remplir qu'à force de soins, de veilles et de travaux, dont, à la vérité, les découvertes que j'ai eu le bonheur de faire, m'ont amplement récompensé.

Je ne parlerai point de la construction de cet animal : on en trouve une excellente description dans les Mémoires de MM. de l'Académie des sciences, qui l'ont anatomisé avec le plus grand soin (1). Ses habitudes, ses mœurs, ses facultés seront seules la matière de cet ouvrage.

Je le considérerai dans l'état purement sauvage; je parlerai ensuite des moyens que j'ai employés pour le prendre vivant et pour l'observer avec exactitude. Je rendrai compte enfin des faits dont j'ai été témoin quand je l'ai eu en ma puissance.

J'ai fait longtems la chasse à cet animal.

---

(1) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, tom. III, pag. 214.

D'abord, l'ame agitée de toutes les passions qui tourmentent la jeunesse, je n'étois capable ni d'attention, ni de réflexion : je n'avois alors d'autre but que de satisfaire mon goût pour cet exercice et de me procurer un mets que je trouvois délicieux. Mais bientôt la lecture de Buffon fit naître en moi un amour décidé pour l'histoire naturelle; la passion des découvertes s'empara de mon cœur, y domina seule, et rien ne me coûta pour la satisfaire.

Le porc-épic n'habite que quelques parties du royaume de Naples et celles des états de Rome qui en sont voisines. On ne le trouve point dans la Haute Italie. On prétend en avoir vu dans les îles de Corse et de Sardaigne; mais c'est un fait que je ne veux pas garantir. Selon Agricola, c'est de son tems qu'il fut apporté de l'Inde et de l'Afrique en Europe (1). Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ayant eu occasion de comparer l'espèce que nous possédons, avec un individu né dans l'Afrique, et qui se trouvoit dans la ménagerie du roi de Naples, je ne remarquai aucune différence.

La physionomie, la démarche pesante et in-

---

(1) *Hoc animal gignit India et Africa, unde ad nos nuper allatum est.* Agric. de animal. subterraneis, cap. XX.

quiète du porc-épic, annoncent un caractère farouche, méfiant, et un naturel stupide. Le bruit que font ses piquans, lorsqu'il marche, doit accroître encore sa méfiance : il redoute sur-tout l'homme, auquel ce bruit, assez semblable à celui des grelots, peut annoncer sa présence.

C'est sur le penchant des collines les plus escarpées, dans un terrain rocailleux, et à l'aspect du midi ou du levant, qu'il creuse profondément son terrier. Il fuit les plaines, les collines couvertes de fleurs ou de verdure, et arrosées par des ruisseaux ou par des sources limpides. Les sites animés et rians lui déplaisent; il aime une nature morte et sauvage. C'est aux lieux les plus solitaires qu'il donne la préférence : c'est là seulement que, loin du bruit, il peut vivre dans une parfaite sécurité. Rarement on le trouve dans les forêts : il n'y règne pas un repos et un silence assez profonds pour lui; le bruit des vents qui agitent le feuillage, les cris des habitans des bois, le chant des oiseaux l'inquiètent et l'effraient.

Comme j'ai eu lieu de m'en convaincre, il préfère les fruits de nos jardins, les raisins et les plantes potagères à toute autre nourriture. Cependant, la crainte et l'amour de la liberté le retiennent à quelques milles des lieux habités ou fréquentés par les hommes. Il aime

mieux se nourrir de fruits sauvages, de baies de lierre, de lentisque et d'épine, de glands, de racines, d'écorces de jeunes arbres, que d'exposer, pour satisfaire son appétit, cette indépendance qu'il préfère à tout, et que nous sacrifions souvent aux goûts les plus frivoles. Peut-être se seroit-il beaucoup multiplié, si la nature ne lui avoit pas donné cet instinct qui lui fait éviter les lieux où il pourroit trouver une nourriture abondante.

De toutes les espèces qui vivent dans les terriers, et qui passent une partie de l'hiver sans sortir, c'est la plus singulière, la moins commune, et celle qu'on se procure le plus difficilement.

Dans les lieux où je lui faisois la chasse, on voyoit de loin en loin des buissons d'épine-vinette, de lentisque, quelques amandiers, quelques poiriers et quelques racines sauvages; point de sources, ni de ruisseaux : ce n'étoit qu'à quelque distance qu'on trouvoit des citernes et des champs cultivés.

Ses terriers ont plusieurs issues. Pour m'en convaincre, je brûlois du soufre à un trou; je le bouchois hermétiquement, et l'odeur se faisoit sentir à d'autres trous éloignés de celui-là de plus de quarante pas. C'est dans ces demeures souterraines que le porc-épic passe toute la

journée. Il est impossible d'aller le chercher, à moins d'enlever d'énormes masses de rochers, dans un repaire aussi profond, dont il ne sort que la nuit. Ce n'est donc qu'alors qu'on peut lui donner la chasse; encore faut-il beaucoup de précautions et de patience : le moindre bruit l'empêche de sortir, et sa défiance l'emporte toujours sur son appétit. Il sort tantôt par une issue, tantôt par une autre; et ce n'est qu'après l'avoir guetté longtems, qu'on finit par le rencontrer.

Ses excrémens, ses piquans dans le tems de la mue, les traces de ses pieds empreints sur la terre fraîche qui se trouve toujours à l'entrée de son trou, sont les seuls indices de sa résidence. Il faut en faire la recherche pendant le jour, et marquer la place où on les a découverts, pour la reconnoître la nuit. Alors on vient au nombre de trois ou quatre, munis chacun d'une lanterne sourde, et sans chiens; on se poste à quelque distance l'un de l'autre, on le tire lorsqu'il sort ou qu'il rentre. On emploie aussi à cette chasse le collet et le traquenard; mais par ces moyens on ne le prend que mort ou mutilé; et pour l'observer, j'avois besoin de le posséder vivant et sain. Comment étudier en effet, à moins de l'avoir en sa puissance, un animal farouche qui ne se laisse point

approcher, qui habite des souterrains impénétrables, qui ne sort la nuit qu'avec la plus grande circonspection pour se nourrir ou se reproduire, et rentrer très-promptement?

J'eus recours à tous les moyens imaginables pour satisfaire mon desir. Je plaçai, à la bouche des terriers, des filets très-forts en forme de nasses, et munis d'un ressort qui les fermoit dès que l'animal y étoit entré; mais dans un instant tout étoit déchiré, et ses dents tranchantes l'avoient bientôt rendu à la liberté. J'employai encore une nasse de fil de fer assez gros; mais avec ses dents et ses pattes, il en débarrassoit l'entrée du trou; et s'il ne pouvoit y parvenir, il se renfermoit ou sortoit par une autre issue. Je désespérois de réussir dans un projet qui m'avoit coûté bien des veilles et avoit épuisé ma patience, lorsqu'une nuit, comme je venois de chasser aux hérissons et aux tortues, mes chiens donnèrent sur un porc-épic qui n'étoit pas très-éloigné de son terrier. Les plus ardens s'en approchèrent et furent punis de leur hardiesse : l'animal dressa ses piquans, se jeta contre euxet leur déchira la peau; les autres formoient le cercle, aboyoient autour de lui, mais n'osoient en approcher : il s'avançoit, ses épines redressées les forçoient de reculer et de lui ouvrir un passage. Quelques-uns ten-

toient de l'attraper au museau, mais, par un léger mouvement, il leur présentoit le côté, toujours cherchant à regagner son asile. Etoit-il fatigué, il se mettoit en boule comme le hérisson. Immobile dans cet état, il bravoit la fureur de ses nombreux adversaires. Après quelques momens de repos, il se remettoit en marche et recommençoit le combat. C'est ainsi qu'il parvint, avec beaucoup de peine et de fatigue, à rentrer triomphant dans son terrier, où je fis poser un signe.

Ce spectacle intéressant pour un observateur, me donna l'idée d'un moyen par lequel je me suis enfin procuré l'objet de mes recherches, vivant.

Je fis construire une truble d'un fil très-fort. Au-dessous du cercle on pratiqua une coulisse qui, par le moyen d'une corde, se fermoit à volonté. Muni de cet instrument et d'un panier de bois très-solide, je retournai sur les lieux avec plusieurs personnes. Chacun de nous étoit suivi d'un chien en lesse et muselé, de crainte que les aboiemens n'empêchassent le porc-épic de sortir. En vain nous l'attendîmes plusieurs nuits, il ne reparut point : probablement, la crainte d'un nouveau combat, lui avoit fait chercher un autre asile.

Il fallut diriger mes recherches ailleurs. Enfin,

je découvris les indices de la retraite d'un animal de cette espèce. Je fis reconnoître tous les trous; et pris toutes les précautions nécessaires pour les retrouver.

A la nuit close, nous voilà postés dans des buissons, chacun à quelque distance d'un trou. Après quelques heures, j'entends sortir, du terrier voisin de mon poste, des cris semblables à ceux du cochon; le bruit augmente insensiblement; je suis toute attention : enfin l'animal se montre. Il reste quelque tems en observation; bientôt il se hasarde à sortir entièrement. Quelle fut ma joie! c'étoit une femelle suivie de trois petits. A peine a-t-elle fait quelques pas, que je donne un coup de sifflet. A ce signal, tous les terriers sont bouchés, les chiens sont démuselés et mis en liberté, et voilà que le combat commence. La mère, furieuse, s'élance contre les chiens, les déchire de ses piquans. Cependant, les petits se mettent en boule; on les enveloppe avec des sacs et on les enferme dans le panier. La mère combat encore longtems; enfin, fatiguée, elle se roule : on la couvre avec la truble, on serre la coulisse, on enlève l'animal, on le place à son tour dans le panier, et je retourne chez moi, ravi d'avoir saisi ma proie.

Toutes les observations que j'avois faites jus-

qu'alors sur le porc-épic, ne m'avoient point beaucoup éclairé sur ses mœurs : j'avois un grand nombre de données, mais j'avois peu de certitude. Je savois quels étoient les lieux où il se plaisoit; quelle étoit sa nourriture ordinaire, n'ayant trouvé dans l'estomac de ceux que j'avois tués à la chasse, que des baies de lierre, de lentisque, d'épine-vinette, des fruits, des racines sauvages, de jeunes pousses et de l'écorce de jeunes arbres. Je présumois qu'il digéroit lentement, car ces matières n'étoient que peu macérées, même lorsqu'elles avoient été avalées depuis vingt-quatre heures. Ses yeux m'avoient paru conformés comme ceux de tous les animaux qui craignent la lumière. Mais pourquoi les porcs-épics restent-ils une partie de l'hiver dans leur terrier? Quelle est l'époque de leurs amours? Comment s'accouplent-ils? Combien dure la portée de la femelle et l'allaitement des petits? Quel est leur nombre? Quelle est, enfin, la longueur de leur vie? C'est ce qui constitue la plus importante partie de leur histoire : c'est ce que j'ignorois, et ce dont j'étois enfin à portée de m'instruire.

Lorsque la mère se vit réduite en esclavage, elle ne voulut, pendant plusieurs jours, ni manger, ni allaiter ses petits : j'étois forcé de

les nourrir avec des racines et des fruits mâchés. Bientôt ils mangèrent seuls. Il y avoit dans le nombre deux femelles. Quand je crus pouvoir les abandonner à eux-mêmes, je résolus d'en placer un couple dans mon parc.

Sous la partie du mur qui regarde le midi, est une colline qui imite les sites que ces animaux préfèrent : c'est là que je fis creuser la terre, et construire, pour leur servir de terriers, deux niches profondes et en pierre de taille, pour qu'ils ne pussent pas se pratiquer plusieurs issues. A chacun de ces trous, vers la partie inférieure de l'orifice, je pratiquai une bascule; à chaque bascule tenoit un fil de fer correspondant à une sonnette qui donnoit dans la chambre de mon bouvier. Les porcs-épics ne pouvoient ni sortir, ni rentrer, sans faire mouvoir leur bascule, et sans qu'on en fût averti par le bruit de la sonnette correspondante. L'étable prenoit jour sur le parc, et l'on pouvoit, des fenêtres, placées à quinze pieds de leur retraite, examiner toutes leurs actions.

Les choses étant ainsi disposées, je plaçai, vers le commencement de novembre, le couple dans le même trou, avec des fruits et des racines. Ces animaux ne sortirent point de deux jours. La troisième nuit, ils parurent devant

leur demeure, restèrent deux heures dehors, se repurent, et rentrèrent. Au bout de quelques jours, chacun habitoit son trou particulier; je ne les vis plus se rechercher : ce qui me prouva que cette espèce aime la solitude.

Dans le commencement de l'hiver, ils touchoient rarement à la nourriture que je faisois placer près de leurs demeures. Pendant les grands froids, ils ne sortirent point du tout. Ce ne fut que vers la fin de février, qu'ils reparurent. Je leur avois fait donner de l'eau, mais ils n'en burent point. Dans le mois de mars, je les vis sortir vers les huit heures, manger, et se promener toutes les nuits, mais toujours à peu de distance de leur trou. En avril, ils s'en éloignèrent davantage, et restèrent deux ou trois heures dehors. j'espérois qu'ils se rencontreroient, et que dans le mois de mai je les verrois s'accoupler; mais toute la belle saison se passa sans que j'eusse eu cette satisfaction. Cependant le site avoit l'aspect sauvage, les formes rocailleuses et escarpées qu'ils aiment : on ne les gênoit point, on ne les inquiétoit jamais : en un mot, ils étoient aussi libres qu'en plein champ. A quoi devois-je attribuer leur stérilité? Peut-être leurs organes n'étoient-ils pas encore assez développés? En ce cas, je devois conserver, pour le printems

prochain, des espérances qui avoient été déçues cette année. Mais cette supposition ne me paroissoit pas vraisemblable. Craignant donc que le bruit des bœufs et des chiens ne les eût inquiétés, je fis vider l'étable.

Je suspendis mes observations pendant l'hiver, et je les repris avec un nouveau zèle dans le commencement d'avril. Toutes les nuits, je vis sortir ces animaux ; mais nul mouvement, nulle approche, nulle caresse n'annonçoit encore le tems de leurs amours. Toujours solitaires, ils vivoient comme s'ils eussent été d'espèce différente. Dans les commencemens de mai, ils parurent moins sauvages : je les vis ensuite se rechercher, s'approcher, se flairer, placer leur museau l'un contre l'autre. Ils restoient longtems dans cet état devant leur terrier ; mais bientôt ils s'éloignoient, et je ne pouvois porter plus loin mes observations. J'éprouvois encore d'autres difficultés. Dans les nuits où la lune ne paroissoit point, je ne pouvois bien distinguer leurs mouvemens, de la fenêtre où j'étois placé. Falloit-il prendre le parti de m'approcher ? le moindre bruit les auroit fait fuir et rentrer dans leur trou. Rien n'égaloit mon impatience : plusieurs fois, j'avois vu ma curiosité près d'être satisfaite, plusieurs fois mes espérances avoient été déçues.

Vers la fin de mai (c'étoit par une belle nuit) leurs caresses me parurent plus vives qu'à l'ordinaire ; ils s'approchoient , se fuyoient , se sauvoient , couroient , s'arrêtoient tour-à-tour , poussoient des cris semblables à ceux du petit cochon : je les vis recommencer à plusieurs reprises ces jeux, préludes de leur union ; enfin ils s'accouplèrent sous mes yeux. Quelques jours après, je fus encore témoin des mêmes préludes et du même dénouement. Dans cet acte, l'un d'eux se couchoit à la renverse, l'autre se mettoit dessus ; ils se tenoient mutuellement le museau avec les dents, et restoient quelques minutes en cet état, poussant des cris semblables à ceux que les tortues font entendre en pareille circonstance.

Je ne sais si dans leurs courses ils s'étoient accouplés plusieurs fois ; mais je puis assurer qu'après ce tems je ne les vis plus ensemble : je puis donc croire que la conception eut lieu dans les derniers jours de mai. Je ne pus reconnoître la femelle à l'accroissement de son ventre que vers la mi - août ; je remarquai à cette époque qu'elle ne s'éloignoit plus de sa demeure, que sa marche étoit lente et pénible, qu'elle ne restoit dehors qu'autant de tems qu'il lui en falloit pour se repaître. Dans les derniers jours d'août elle fut deux nuits sans sortir ; lorsqu'elle

reparut, sa démarche étoit plus libre, et le volume de son ventre étoit diminué. Ainsi sa portée avoit été d'environ trois mois. J'ai répété plusieurs fois mes observations à cet égard, et comme elles m'ont toujours donné les mêmes résultats, il ne me reste plus de doute.

Vers la fin de septembre les petits sortirent au nombre de deux. Ils suivoient leur mère, qui ne quittoit point les environs de son terrier. Elle les allaitoit quelquefois en se tenant debout, d'autres fois couchée sur le côté comme une chienne. De la distance où j'étois les petits me paroissoient couverts d'un long poil noirâtre, mais je n'appercevois point encore de piquans. Au commencement d'octobre, ils mangeoient des racines et des fruits; ce qui m'étonna, vu le peu d'instinct de cette espèce, c'est que la mère les leur brisoit avec ses dents. Elle les allaitoit encore, mais rarement. A la fin de ce mois ils mangeoient seuls, et elle les repoussoit lorsqu'ils vouloient teter.

De tout cela je conclus que les amours de ces animaux commencent en mai, que leur accouplement a lieu sur la fin de ce mois, que la femelle porte trois mois, que l'allaitement en dure deux, que conséquemment les porcs-épics ne peuvent donner qu'une portée par an : peut-être en donnent-ils deux dans les climats brûlans dont ils sont originaires.

Le mâle étoit dans l'insouciance la plus absolue sur le sort de sa famille. Son inquiétude parut même visible lorsqu'il vit les petits devenir forts ; et comme il craignoit probablement qu'ils ne s'emparassent de son trou, il ne s'en éloignoit que très-peu. Pour moi, je subvenois à leurs besoins, mais ils savoient déja trouver leur nourriture dans les bois. Craignant qu'ils n'allassent habiter loin du lieu de mes observations, je leur fis construire deux trous à trente ou quarante pieds des premiers. Ils ne tardèrent pas à s'en emparer, car la mère les bannit entièrement du sien. Tout l'hiver se passa comme les précédens ; au mois d'avril je me remis en observation.

En mai je vis commencer leurs amours ; ils furent plus bruyans que l'année précédente ; je crus même m'appercevoir qu'ils donnoient lieu à quelques querelles ; cela me faisoit penser que le nombre des mâles surpassoit celui des femelles. Mais je fus bientôt convaincu qu'au contraire il y avoit trois femelles et un seul mâle. Il les couvrit toutes successivement ; quelquefois il en couvroit deux dans la même nuit. Vers la fin du mois de mai, les desirs éteints, il n'y eut plus d'apparence de querelles et tout rentra dans l'ordre accoutumé.

Dans les premiers jours de septembre les

trois femelles avoient mis bas : à la fin de ce mois, la plus vieille allaitoit quatre petits, les autres en avoient chacune deux. Il paroît, d'après ces faits, qu'elles n'en portent pas plus de quatre ni moins de deux.

J'étois persuadé que, semblables au loir et à la marmotte, les porcs-épics ne prenoient point de nourriture pendant tout le tems de l'hiver qu'ils passoient dans leur terrier. Pour mieux m'en assurer encore, je fis ouvrir un terrier vers la mi-décembre ; j'y trouvai des provisions tout au plus suffisantes pour cinq ou six jours. J'en fis ouvrir d'autres en janvier et en février ; il n'y en avoit plus, et l'animal étoit dans un engourdissement presqu'aussi profond que celui des deux espèces dont je viens de parler.

Je cessai d'observer particulièrement les porcs-épics que je tenois dans mon parc. En peu d'années, ils multiplièrent beaucoup ; mais je ne fis plus aucune découverte intéressante sur leurs mœurs et sur leurs habitudes.

Reportons maintenant notre attention sur la mère et la petite, que j'avois placées dans une chambre. Là je les nourrissois de fruits, de racines et de pain. J'employai tous les moyens qui se présentèrent à mon imagination pour les apprivoiser, et je ne pus y parvenir. Comme

la mère conservoit toujours un caractère très-sauvage, je pris le parti de la séparer de la petite. J'avois privé celle-là de nourriture pendant plusieurs jours ; je lui avois ensuite présenté de la viande ou de la soupe, mais jamais elle n'en avoit voulu goûter. Celle-ci, au contraire, mangeoit de la plupart des mets que l'homme prépare pour sa table, lorsqu'elle n'avoit ni fruits ni racines. Se nourrissoit-elle de ces derniers mets, jamais elle ne buvoit, même en été. Elle vomissoit la viande cuite, et même le fromage, ordinairement quatre ou cinq heures après les avoir pris, lorsque ces alimens n'avoient point été mélangés avec des racines ou d'autres végétaux. D'où l'on doit conclure que le porc-épic est absolument frugivore.

Pour ne conserver aucun doute à cet égard, j'astreignis la vieille à un jeûne de dix jours. Je fis ensuite attacher près d'elle des souris, des lézards, des scarabées, des oiseaux vivans ; elle ne leur fit aucun mal. Je lui fis donner de la viande crue ; elle n'y toucha pas. Je répétai cette expérience sur la jeune : elle ne toucha point aux animaux vivans ; mais elle mangea de la viande qu'elle vomit quelques heures après. Dans la suite je lui ôtai la viande, elle jeûna dix jours et ne toucha pas plus aux animaux. J'aurois pu, je crois, prolonger son

jeûne beaucoup plus longtems sans lui faire aucun mal, car elle ne donnoit aucun signe d'incommodité.

Pour la rendre familière, je la laissois quelquefois sans nourriture pendant plusieurs jours; je lui présentois ensuite, avec la main, des fruits et des racines, mais jamais elle ne vouloit s'approcher de moi pour les prendre : si je m'approchois moi-même, elle s'éloignoit brusquement ou cherchoit à me blesser avec ses épines. Il n'en étoit pas de même d'un hérisson que j'avois élevé. Cet animal étoit devenu si familier qu'il souffroit mes caresses, que même il s'étendoit souvent pour me laisser la facilité de le gratter sous le ventre, ce qui lui procuroit un grand plaisir qu'il témoignoit par ses cris.

Si le porc-épic est farouche, il n'est ni méchant ni colère; jamais je n'ai pu parvenir à irriter les femelles que je tenois en esclavage : elles ne répondoient à mes attaques que par une stupide tranquillité. Leur frappois-je avec une baguette le museau ou les pattes? elles les retiroient sous leur ventre, sans donner le moindre signe de colère. Je ne pouvois les émouvoir qu'en faisant entrer dans leur chambre un chien ou un chat. A son aspect, elles couchoient tous leurs dards sur le dos et sur les côtés. Alors,

l'œil fixé sur leur ennemi, elles restoient dans une immobilité parfaite. S'approchoit-il? un mouvement du muscle peaussier redressoit aussitôt tous leurs piquans, avec un bruit plus fort que celui que fait le poulet d'Inde lorsqu'il relève ses plumes. Dans cet état elles se jetoient de côté et d'autre contre leur adversaire, le poussoient, le blessoient quelquefois profondément; mais, sinon dans le tems de la mue, jamais je ne les ai vues laisser aucun de leurs piquans dans son corps ni sur le champ de bataille.

Le porc-épic mange toujours très-peu, surtout en hiver; il boit encore moins; cependant son urine est très-abondante : l'odeur qu'elle répand, ainsi que les émanations de sa peau, approchent de celle du musc, et infectent les lieux qu'il habite.

Cet animal se plaît dans ses ordures, comme le cochon dont il a le grognement; comme lui il marche le museau contre terre, et il aime à se vautrer dans la boue lorsqu'il fait chaud. Tous deux engraissent excessivement, restent longtems dans l'acte du coït, et dorment beaucoup. Leur graisse a la même couleur et se trouve placée de la même manière : enfin la peau du porc-épic rôti a la saveur de celle du cochon de lait. En voilà sans doute assez pour autoriser la dénomination que les anciens et les modernes lui ont donnée.

Les porcs-épics n'éprouvent point en hiver, lorsqu'on les tient dans un lieu chaud, l'engourdissement auquel sont sujets les porcs-épics sauvages; mais dans cette saison ils dorment toujours, excepté dans le tems de leurs repas.

On ne doit point s'étonner si un animal originaire d'Afrique, s'engourdit en Europe; mais pourquoi établit-il son habitation dans les lieux élevés, où le froid est plus sensible que dans les plaines? Quelle est la raison de cette bizarrerie? Puisqu'il est certain que l'engourdissement n'est nullement nécessaire à l'entretien de ses facultés, pourquoi ne cherche-t-il point les lieux chauds, où il y seroit moins sujet? On doit croire que ne pouvant absolument éviter en Europe cet état de torpeur, si voisin de la mort, il faut bien qu'il creuse son terrier sur le penchant des côteaux; car s'il se logeoit dans les plaines ou dans les fonds, les eaux entrant dans son trou lui causeroient la mort. Cela me paroît d'autant plus vraisemblable, qu'il construit l'entrée de son terrier de manière que les eaux ne puissent y pénétrer.

Ces animaux vivent environ quatorze ans. A quatre ans, les poils de leur menton commencent à blanchir; et lorsqu'ils approchent du terme de leur vie, ces poils sont presque tous blancs. Quant aux épines, elles ne changent pas

de couleur; mais il m'a paru que leur nombre diminuoit dans la vieillesse.

L'animal dont je viens de décrire les mœurs n'est pas moins intéressant sous le rapport de quelques-unes de ses facultés intérieures.

La digestion s'opère chez lui avec une lenteur extraordinaire. Je commençai mes expériences à cet égard sur des individus que je tenois en captivité. J'en fis ouvrir plusieurs après six jours de jeûne, et je remarquai dans leur estomac des résidus de matière végétale, qu'il étoit encore facile de distinguer, quoique celles qui étoient contenues dans les intestins fussent tout-à-fait réduites en pâte molle. C'est sans doute cette lenteur dans la digestion qui lui donne la faculté de jeûner pendant plusieurs jours, sans éprouver de mal-aise, et même sans perdre beaucoup de son poids. Je me suis assuré de ce dernier fait en pesant les mêmes porcs-épics après leurs repas et après un long jeûne: la différence de leur poids, distraction faite de ce qu'ils avoient mangé, a toujours été fort légère.

La cause de cette lenteur dans la digestion tient sans doute à la nature des sucs gastriques de ces animaux. Pour m'éclairer sur ce sujet, je fis prendre, au commencement de décembre, un porc-épic dans mon parc; je le fis éventrer sur-le-champ; je recueillis tous les sucs

gastriques qu'il avoit dans l'estomac, en faisant presser les matières qui s'en trouvoient imbibées. J'avois préparé trois petits verres, de manière à pouvoir les boucher bien hermétiquement.

Après avoir reconnu la température intérieure de l'animal, en plongeant le thermomètre de Réaumur dans son corps palpitant (1), je versai dans chacun de mes verres partie égale des sucs gastriques que j'avois exprimés, et avant qu'ils fussent refroidis. Je mis dans l'un de la carotte, dans l'autre des feuilles de chou, dans le troisième de la pomme; le tout bien haché et bien écrasé. Je mis une égale quantité

---

(1) Spallanzani, pour donner au suc gastrique une chaleur égale à celle qu'il a dans l'intérieur des animaux, en enfermoit avec des matières végétales et animales dans de petits tubes qu'il tenoit sous ses aisselles. Comment un homme d'un génie aussi pénétrant ne sentoit-il pas quelle grande différence il y a entre la chaleur des animaux divers ?

La chaleur naturelle du porc-épic ne s'élève guère au-dessus de la température atmosphérique, tandis que celle de l'homme, comme je m'en suis assuré en plaçant le thermomètre de Réaumur sous mon aisselle, s'élève toujours au-dessus de 30 degrés. Or cette différence est assez considérable pour produire un changement notable dans l'action des sucs gastriques. Je dus donc, pour que mes observations fussent concluantes, me servir de verres hermétiquement bouchés, et plongés dans de l'eau toujours entretenue à la température de l'animal, autant que possible.

de ces substances dans trois autres verres d'eau pure; je plongeai tous ces verres dans de l'eau à la température de l'animal, et je l'entretins au même degré avec la plus grande exactitude possible. Au bout de vingt-quatre heures, les matières n'avoient pas encore éprouvé le moindre changement. Un de mes amis suivit l'opération pendant le jour suivant, sans autre résultat. Je laissai le tout dans le même état, mais sans entretenir la température de l'eau. Au bout de trois jours, les matières contenues dans les verres où étoient les sucs gastriques commençoient à se dissoudre, et les autres exhaloient une odeur fétide, signe de putréfaction.

Je fis la même expérience, en février, sur un porc-épic que je tirai engourdi de son terrier. Je l'ouvris sur-le-champ. Il n'y avoit point d'alimens dans ses viscères, mais seulement quelques matières visqueuses attachées aux parois de l'estomac, ainsi qu'à celles des intestins, où je trouvai des bézoards de différentes grosseurs, durs et composés de diverses matières végétales et d'un sable très-luisant. Le thermomètre que j'avois plongé dans l'intérieur de cet animal, immédiatement après l'avoir ouvert, ne s'étoit élevé qu'à quelques degrés au-dessus de la température de l'atmosphère; le corps étoit froid à l'extérieur. Je trouvai dans l'estomac beaucoup moins de suc gastrique que dans celui du premier, et

ce suc ne produisit que très-peu d'effet sur les matières végétales. J'ai renouvelé ces expériences dans d'autres circonstances, et j'ai toujours remarqué que les sucs gastriques étoient plus actifs en été qu'en hiver. Pour m'assurer que cette différence dépendoit de la quantité de calorique, je fis mettre en été de ce suc dans des verres plongés dans de l'eau à quelques degrés au-dessus de glace, et il ne produisit point d'effet sur les matières végétales que j'y avois laissées pendant plusieurs jours. De tout cela il faut conclure que la lenteur avec laquelle le porc-épic digère vient de la foiblesse des sucs gastriques et de son peu de chaleur intérieure.

FIN.

586045
SBN